Développement urbain

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **INSA: Inventar der neueren Schweizer Architektur, 1850-1920: Städte = Inventaire suisse d'architecture, 1850-1920: villes = Inventario svizzero di architettura, 1850-1920: città**

Band (Jahr): **3 (1982)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

2 Développement urbain

2.1 Restructuration du centre

L'histoire moderne de La Chaux-de-Fonds commence par un incendie, la nuit du 4 au 5 mai 1794 (Fig. 2). Régulièrement commémoré dans l'historiographie et la tradition locale, cet accident prend la valeur symbolique d'une *genèse,* à l'unisson du «Vieux Chalet» dont la chanson rappelle qu'il fut reconstruit «plus beau qu'avant» (Fig. 18). Avant, et dès la fin du XVIIe siècle, il y avait eu l'implantation graduelle de la manufacture d'horlogerie dans les vallées du Jura, «installation lente, et qui ne porte guère ombrage encore à la brillante production genevoise: moins de 500 personnes employées vers 1750 (au Locle et à La Chaux-de-Fonds), mais près de 3500 en 1792» [14].

Les incendies sont nombreux dans l'histoire de l'urbanisme moderne, même en dehors des guerres et de leurs destructions. Il paraît superflu d'évoquer ici les cas de Chicago, Boston ou Glaris, si l'on se souvient que, pour le seul territoire neuchâtelois du XIXe siècle, des incendies importants affectent les localités suivantes: Le Locle (1833), Coffrane (1841), Les Brenets (1848), Buttens (1864), Tavers (1865). A La Chaux-de-Fonds, l'incendie de 1794 instaure la pratique de l'*édilité,* comprise comme la surveillance publique et la rationalisation de la voirie, des alignements, des gabarits. La «police du feu» entraîne la police des constructions. En l'absence d'une histoire sociale et politique de la cité, il est difficile de préciser dans quelle mesure le «Plan de la Nouvelle Chaux de fonds» (Fig. 19) renforce la présence de l'administration centrale aristocratique, d'obédience prussienne (Neuchâtel est principauté prussienne depuis 1707), et/ou correspond aux tendances libéralistes, mercantilistes et républicaines qui se développent dans le Jura, de pair avec la Révolution française. La tradition locale y verra surtout l'œuvre du *patriotisme* républicain et singulièrement de Moïse Perret-Gentil qui, en ses multiples qualités de graveur, d'architecte, de propriétaire foncier et de fondateur de la Société patriotique, figurera le *Pater Patriae* chaux-de-fonnier. C'est à lui que l'on attribue le plan de reconstruction, issu des délibérations conduites entre les représentants du Conseil d'Etat et les propriétaires sinistrés, secourus par une collecte publique. Des mesures d'exemption fiscale sont adoptées qui encouragent les particuliers à rebâtir promptement. Par ailleurs, «la commune reçut une part importante d'un don princier de 24 000 francs» [15].

Fig. 18 Vue de La Chaux-de-Fonds vers 1867. Dessin et lithographie de J. L. Rüdisühli à Bâle, édité par Chr. Krüsi à Bâle.

Le plan de reconstruction pose trois exigences complémentaires qui reconduisent les grandes lignes de la morphologie féodale, tout en la rationalisant. La première installe une place centrale dévolue au marché et où dominera bientôt l'hôtel de ville dont l'apparition visualise le pouvoir communal. L'aire nivelée de la nouvelle «place publique» confirme l'importance du chef-lieu. La deuxième exigence concerne la voirie. Bien que perçu unitairement, le volume de la place inscrit le lieu de convergence des axes routiers interrégionaux. Aux voies curvilignes du carrefour médiéval se substitue un principe d'orthogonalité. L'axe nord–sud de la «rue neuve de Neuchâtel», ultérieurement rue de la Combe, puis rue de l'Hôtel de Ville, se trace en vraie *Croix de Ville*. La dernière exigence se rapporte à la sécurité contre le feu. Elle consiste à dégager le bâti en tranches isolées longitudinales, désignées par le terme de *massif*. C'est bien la discontinuité des massifs qui forme l'image de la rue chaux-de-fonnière. Au total, la restructuration du centre de La Chaux-de-Fonds cristallise un ordre urbain centripète. La densité d'habitation est élevée.

2.2 Du plan Junod (1835) aux plans Knab (1856–1859)

«Le 10 janvier 1835, le Conseil d'Etat arrêta: le plan général d'alignements pour les constructions futures dans le Village de La Chaux-de-Fonds est adopté et sanctionné pour être obligatoire. Les constructeurs s'adresseraient désormais à une commission permanente[16].» L'auteur de ce plan, Charles-Henri Junod, inspecteur des ponts et chaussées de la principauté de Neuchâtel, étudie simultanément la situation du Locle, après l'incendie de 1833, et celle de La Chaux-de-Fonds. Dans les deux cas il proposera de véritables *plans d'extension*.

Les crises politiques et économiques des secteurs primaires et secondaires, nombreuses dans la première moitié du XIXè siècle, n'ont guère ralenti l'accroissement du «parc immobilier» chaux-de-fonnier. Le tempo adagio des années 1794 à 1831 (moyenne annuelle de 4 maisons construites) s'accélèrent dans les années 1830 (moyenne annuelle de 15 maisons[17]). Le plan Junod intervient au moment exact où les consignes de rationalité appliquées dans la restructuration postérieure à l'incendie ne contrôlent plus que malaisément le développement centrifuge d'une agglomération qui ressemble de plus en plus à une étoile de mer (Fig. 20) dont les bras seraient

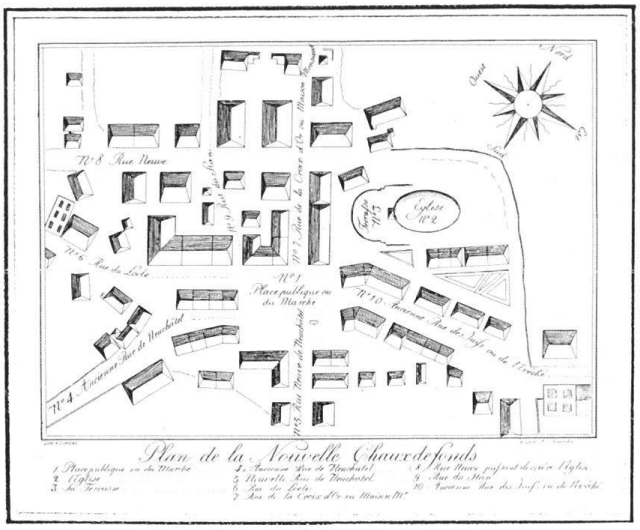


Fig. 19 Abraham Louis Girardet, *Plan de la Nouvelle Chaux de fonds*, lithographie vers 1800. La «mémoire collective» attribue le dessin à Moïse Perret-Gentil.

les anciennes routes d'origine féodale. Si la volonté d'imposer de nouveaux alignements est évidente, la tentative de canaliser les potentialités de croissance économique est encore plus frappante. La manufacture d'horlogerie, élevée au rôle de «monoculture» locale, implique une dynamique d'immigration, de regroupement cartellaire, de division et de répartition du travail. Ouverte au républicanisme et au capitalisme, la nouvelle bourgeoisie industrielle «des Montagnes» prépare une structure d'accueil aux «paysans-horlogers», quitte à utiliser les compétences techniques du gouvernement aristocrate. La Chaux-de-Fonds sera donc «ville ouverte».

Il est une opération immobilière qui, à l'échelle d'un quartier, précède et appelle la dynamique du plan Junod: en 1830, une association privée avait été fondée par le «citoyen Henri-Louis Jacot qui (...) possédait (...) de vastes terrains», qu'il vendit à condition que les acquéreurs respectassent le «Règlement pour les Rues de la Promenade et du Repos[18]». Si, selon un témoignage des années 1850, «la rue de la Promenade est la Chaussée-d'Antin de La Chaux-de-Fonds[19]», le patriotisme de sa population est plus républicain que légitimiste. Quant au plan du quartier de la Promenade, il arbore un système d'axes central et perpendiculaires en croix de Lorraine. Parallèle à la «Croix de Ville» de 1794, ce sous-système annonce la rationalité et le volontarisme[20] du plan Junod.

Cherchant à redresser les bras rayonnants d'une étoile, le plan Junod de 1835 procède à grands coups de peigne (ou de râteau) dans les pâturages (Fig. 21). Des grilles sont posées où dominent les axes parallèles longitudinaux de la voirie. Il

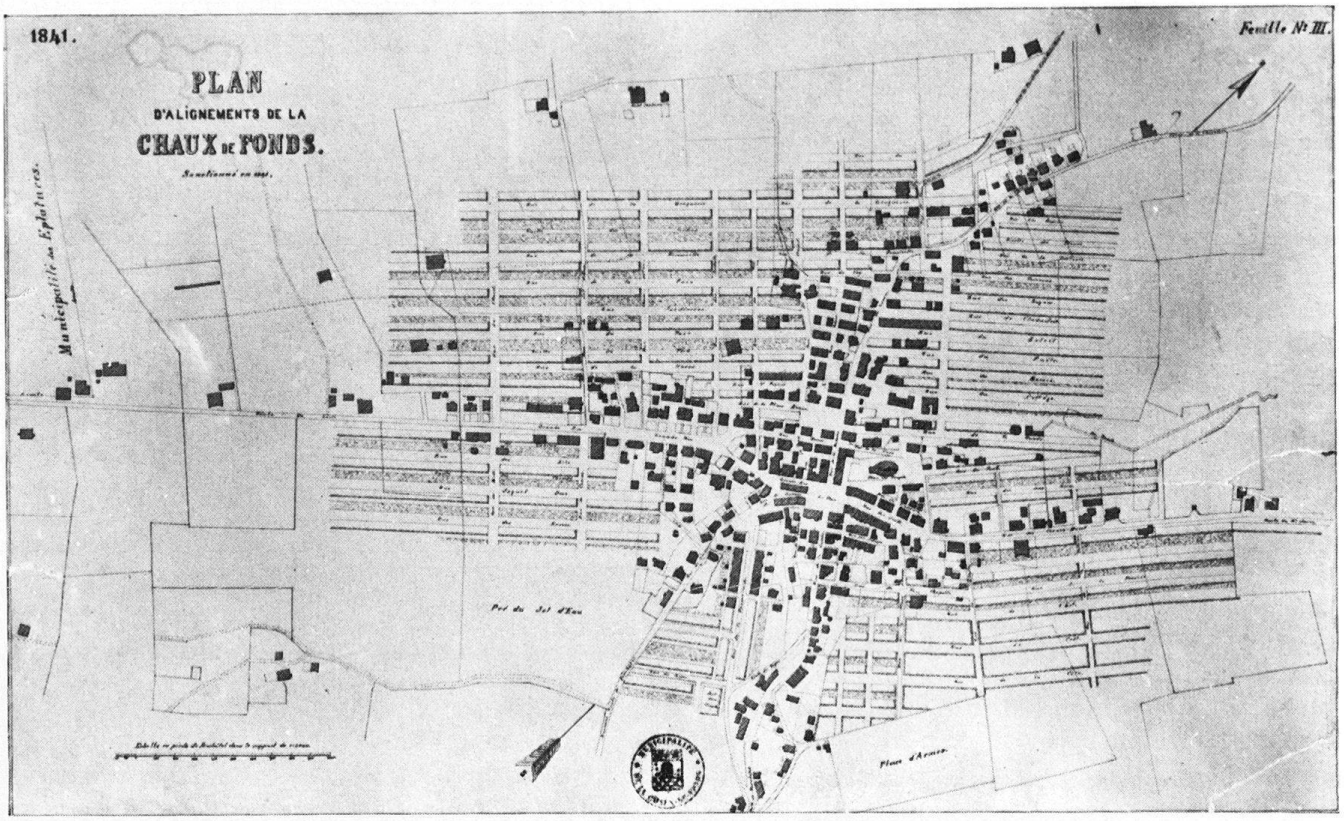


Fig. 20 La Chaux-de-Fonds. Plan général des alignements, sanctionné en 1830 et complété en 1841. Systematique de l'extension.

Fig. 21 La Chaux-de-Fonds. Plan général des alignements, sanctionné en 1830 et complété en 1841. Plan étudié par Charles-Henri Junod.

ne s'agit pas d'un damier ou d'un échiquier «à l'américaine», mais plutôt d'un boulier où s'enfileront les massifs urbains. L'ensemble est régi par le morcellement quadripartite de la «Croix de Ville». «La place de l'Hôtel-de-Ville est, de nos jours encore, le point d'intersection des rues d'axe divisant la ville en quatre sections administratives. (...) Le numérotage des maisons de ces rues d'axe, pair à droite, impair à gauche, part de la place de l'Hôtel-de-Ville. Les immeubles des autres rues sont numérotés de la même manière à partir du côté de l'axe qui leur est perpendiculaire[21].» A l'intérieur des quatre sections urbaines, le ratissage des voies parallèles en devenir possède sa propre autonomie. Ainsi, les grilles des sections sud–est et sud–ouest (respectivement IVe et Ire sections administratives) organisent une convergence vers le noyau urbain qui prime sur le souci d'ordre orthogonal à l'échelle de l'ensemble. Par ailleurs, la section nord–est Près de la Ronde (IIIe section administrative) et la section nord–ouest, aux Endroits de la pente, soit au flanc de la vallée exposée au soleil (IIe section) inscrivent deux grilles longitudinales en sensible décrochement. Mais pour l'instant, l'inflexion la plus apparente se situe à la Grande-Rue dont le flanc nord et le flanc sud s'accolent à deux trames isolées administrativement.

Le radicalisme du plan Junod propose davantage un ordre de voirie et de dévestiture qu'un système de lotissement. Les cotes sont exprimées en pieds suisses de 30 cm, mais composent avec le système décimal d'origine polytechnicienne, privilégiant une gamme de 30, 40 et 50 pieds, soient 9, 12 et 15 mètres, utile à hiérarchiser la largeur des voies. A suivre les multiples tracés axiaux de ce plan, il apparaît que deux mobiles complémentaires ont prévalu: le contrôle rationnel de l'extension immobilière dans le renforcement de la centralité urbaine. Le noyau de l'agglomération va se reproduire à la manière d'une division cellulaire: «Pour la Place Neuve, construite en 1836 grâce aux souscriptions des habitants, le souverain accorda un don de 500 francs[22].» Dédoublant au nord la place de l'Hôtel de Ville, la Place Neuve, vrai «système parallèle», témoigne non seulement de l'importance régionale du marché, mais surtout du rôle politique et économique accru de La Chaux-de-Fonds dans les affaires de la principauté neuchâteloise. La Place Neuve affirme le devenir républicain. «La prospérité des Montagnes neuchâteloises n'était pas vue sans réserve par la classe dirigeante du Bas, peu encline à vivre sur un pied d'égalité avec la bourgeoisie enrichie de La Chaux-de-Fonds et du Locle. (...) Sans l'horlogerie, les habitants des Montagnes fussent demeurés pacifiques et attachés (au roi et à ses bons magistrats). L'industrie les rendit critiques. Ils en arrivèrent à se sentir pour le moins égaux aux privilégiés de la noblesse et de la Vénérable classe. La montre fut une émancipatrice[23].»

A la révolution républicaine de 1848, entrainée par les évènements de Paris, Milan, Berlin, succèdera, en 1856, une tentative de putsch royaliste d'où résultera, de par ses implications internationales, l'une des crises politiques les plus sérieuses pour l'Etat fédératif helvétique. La détermination militaire des patriotes jurassiens ne fera qu'une bouchée de la contre-révolution aristocratique. C'est sur la Place Neuve que le radical genevois Antoine Carteret félicitera la foule républicaine: «Montagnards, vous avez fait du bon ouvrage; vous avez limé plat[24].»

A la fin de la même année 1856, l'administration du nouveau canton de Neuchâtel sanctionne les premiers feuillets d'un plan d'urbanisme entièrement réformé. «Les nouveaux alignements et les nivellements du plan de La Chaux-de-Fonds ont été étudiés de 1854 à 1859 sous la direction de M. Charles Knab, ingénieur cantonal[25].»

Le plan Knab réorganise les options du plan Junod, leur conférant une dimension plus «réaliste», adaptée aux investissements privés. L'étude de l'ingénieur cantonal se place au moment où le rythme d'urbanisation, soutenu depuis 1830, connaît une accélération sensible. De 1856 à 1859, il se construit annuellement quelque 36 maisons (moyenne annuelle). Il devient alors visible que les maisons sont plus nombreuses à La Chaux-de-Fonds qu'à Neuchâtel.

Le plan Knab propose un système urbain qui prévaudra jusqu'à la guerre de quatorze. Aux consignes de voirie du plan Junod, il substitue une grille immobilière (Fig. 22). L'élément de base est fourni par le *massif*, posé sur la pente et encadré par les axes routiers. Il s'agit bien d'un système de *barres*. Le plan de 1794 en avait donné une première codification. Mais désormais les massifs systématisent l'occupation de la pente et marquent le profil urbain. Le champ d'extension majeur de la ville se situe sur le versant des *Endroits* où la grande propriété de pâturages se prête à accueillir une grille de lotissement. On notera que le quadrillage du plan Knab s'étend au-delà des limites du plan tracé par Junod. De l'amont à l'aval, la pente organise l'alternance de la voirie et du bâti selon un rythme ternaire: route au nord, bâti, petite zone de jouissance au sud, apte à accueillir des jardins, terrasses, appentis. Ce mode d'organisation était apparu en

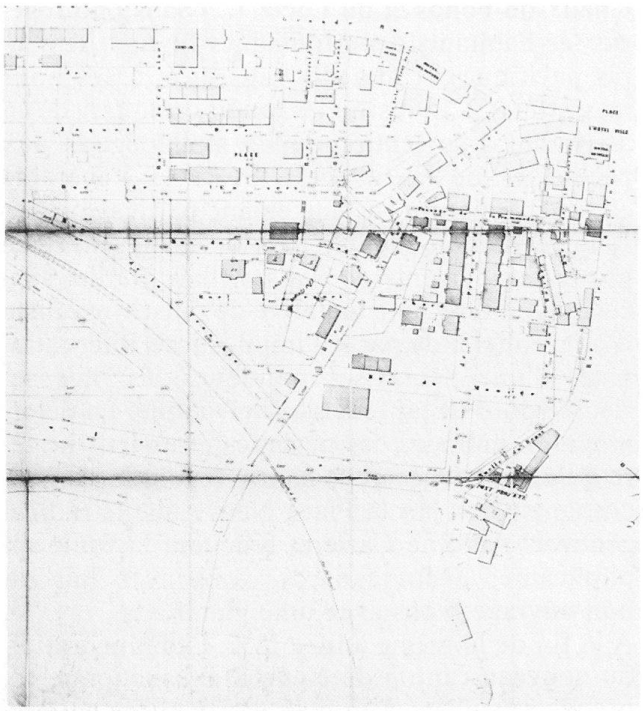


Fig. 22 La Chaux-de-Fonds. Plan des alignements de la première section urbaine, sanctionne le 1er février 1859, etudiés de 1854 à 1859 sous la direction de Ch. Knab, ingénieur cantonal.

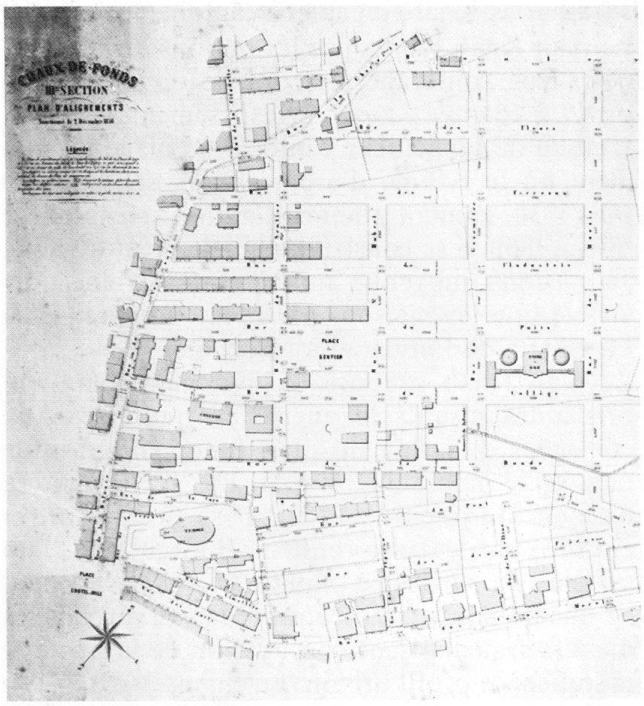


Fig. 23 La Chaux-de-Fonds. Détail du plan des alignements de la IIIe section urbaine, 2 décembre 1856, Charles Knab, ingénieur cantonal.

amont de la Grande-Rue dès les années 1800. Il sera appliqué systématiquement tant aux immeubles bourgeois qu'aux casernes locatives.

Aux Endroits, Junod avait tracé des voies longitudinales d'une largeur théorique de 50 pieds (15 m) et des transversales de 30 pieds (9 m). Le plan Knab réforme cette grille et stabilise la profondeur des lots. Une profondeur simple, de l'ordre de 25 m (telle est la distance marquée entre les rues de la Jardinière, de la Paix et de la Demoiselle, alias Numa-Droz), voisine avec une profondeur double, de l'ordre de 40 à 60 mètres. Les voies transversales, auxquelles le plan Junod avait prêté un rang subordonné, sont élargies pour atteindre, en principe, le calibre des voies longitudinales.

La souplesse de la maille urbaine est frappante. Selon leur profondeur simple ou double, les rectangles du lotissement inscrivent un ou deux massifs parallèles. Les rectangles de grande surface sont diversement négociables. Certains sont attribués au logement; d'autres sont réservés à l'implantation d'équipements techniques ou publics. De cette façon, l'aire de la place du Sentier et celle de la première usine à gaz couvrent une surface pratiquement égale (Fig. 23); et le même rectangle inscrit les deux massifs construits entre les rues de l'Industrie, du Sentier et de Saint-Hubert. Cette souplesse d'adaptation résulte d'une volonté délibérée d'empirisme et de prévoyance. Nulle trace d'utopie ou de «ville idéale». Habitudes édilitaires dès les années 1800, l'alignement, le croisement orthogonal, l'isolement des massifs, sont les signes d'un *urbanisme de ponts et chaussées,* soucieux de se prémunir contre la neige et le feu. Le pouvoir des pompiers précède l'existence même des architectes (Fig. 26).

Le plan de La Chaux-de-Fonds se rattache-t-il au modèle idéal de ville *en pente au soleil de midi,* proposé en 1824 par le Docteur B. C. Faust[26]? Les analogies ne manquent pas, mais on les retrouverait aisément ailleurs, notamment dans le plan de la seule «ville idéale» neuchâteloise, *Henriopolis.* Ce dessin du premier tiers du XVIIe siècle[27] affirme le principe de la Croix de Ville, des «massifs» en bandes et de l'insertion de places publiques dans le tissu orthogonal.

2.3 Un centre ville linéaire

Il serait possible d'isoler ici une période d'un tiers de siècle, immédiatement consécutive à l'adoption du plan Knab, durant laquelle se déterminent les caractéristiques principales de la topographie urbaine chaux-de-fonnière. Il s'agit des années 1857, date de l'introduction du chemin de fer, à 1888, date de l'inauguration de la «Fontaine monumentale», rue Léopold-Robert et de la refonte de l'institution communale.

Ces années sont marquées dans le Jura par l'accroissement de la production horlogère et l'affir-

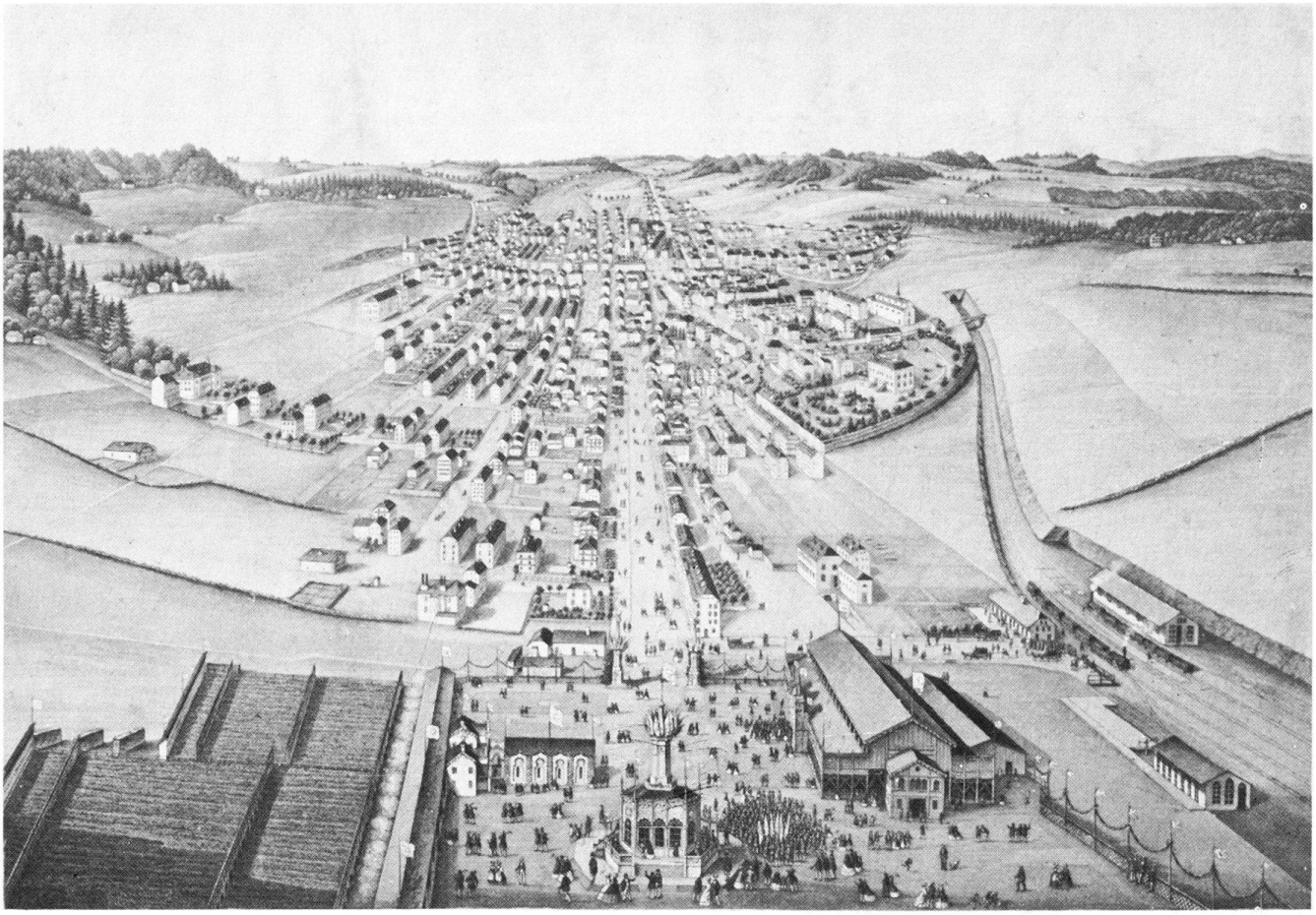


Fig. 24 La Chaux-de-Fonds. Vue cavalière de la ville. Souvenir du Tir fédéral de 1863. Dessin et lithographie de Heinrich Siegfried, imprimé par H. Fäh, publié par H. Appenzeller à Zurich. Centre ville linéaire et extension longitudinale dans les pâturages.

mation du mouvement ouvrier. A Bâle en 1869, le congrès de l'Association Internationale des Travailleurs «recommande la constitution de caisses (de résistance en cas de grève) dans les différents corps de métiers (...) inaugurant la forme des fédérations de métiers qui sont une des bases des syndicats actuels[28]». A La Chaux-de-Fonds en 1870, les *ouvriers charpentiers et menuisiers* s'associent, fondent leur caisse et adhèrent à la Première Internationale[29]. L'influence de Bakounine est très sensible dans le Jura neuchâtelois. A La Chaux-de-Fonds, le bakounisme se heurte moins au marxisme qu'au socialisme réformiste et chrétien du médecin Pierre Coullery. En 1870, la Fédération romande des sections affiliées à la Première Internationale se réunit. «Outre son importance locale, la bataille qui va se livrer à La Chaux-de-Fonds aura un immense intérêt universel. Elle sera l'avant-coureur et le précurseur de celle que nous devrons livrer au prochain congrès général de l'Internationale[30]», estime Bakounine peu avant la réunion. De fait, la rupture irréversible entre les sympathisants de ce dernier, parmi lesquels l'architecte Fritz Robert[31] et les partisans de la Première Internationale, appuyés par les «coullerystes», se consomme d'abord à La Chaux-de-Fonds.

De par le nombre des établissements industriels et leur importance sur le marché international, en dépit de crises aiguës, La Chaux-de-Fonds devient cette ville que Karl Marx considère «comme formant une seule manufacture horlogère[32]».

La Municipalité a introduit en 1855 la perception d'impôts qui lui permettront tant de spéculer sur le chemin de fer que de maîtriser, par divers stratagèmes[33], la situation fluctuante de ses finances. L'administration municipale renforce son pouvoir à travers la mise en place graduelle d'une infrastructure qui dispensera les «services industriels». Apparaissent des bâtiments qui signalent la présence de l'Instruction publique et plus particulièrement de l'enseignement technique, ainsi le Collège industriel et l'Ecole d'horlogerie.

En 1857, l'inauguration du chemin de fer oriente de façon décisive le développement ultérieur de la ville. La gare est placée à la périphérie sud-est. Cette implantation provoque l'extension longitudinale de la structure urbaine. Sans ignorer la position du chemin de fer, le plan Knab ne lui

Fig. 25 La Chaux-de-Fonds. L'avenue Léopold-Robert. Photographie de Henri Rebmann, 1891.

Fig. 26 La Chaux-de-Fonds. Les officiers du bataillon des pompiers et de la Police du Feu et des Constructions en 1896. Photomontage de Henri Rebmann.

avait attribué qu'une valeur marginale. En 1863, l'organisation du Tir fédéral manifeste une évidence, adroitement caricaturée par un dessinateur zurichois (Fig. 24): la ville point vers le sud–est et la Grande-Rue, rebaptisée peu avant la circonstance rue Léopold-Robert, en marque la flèche. Le branle se sonne en parallèle au chemin de fer et ce mouvement unilatéral s'oppose à la dynamique première de convergence vers la Croix de Ville.

Une liaison désaxée et décentrée survient entre la gare et l'ancien noyau urbain. La Municipalité tire peu à peu les conséquences de cette situation nouvelle. La rue Léopold-Robert deviendra la carte de visite de la ville. L'image rurale, celle d'une sorte de faubourg sur la route du Locle se corrige progressivement. La rue se mue en une avenue. Le clivage a lieu dans les années 1887–1888.

Cette transformation va de pair avec une vaste campagne de génie hydraulique: le captage, l'élévation et la distribution publique des eaux de l'Areuse[34].

Léo Jeanjaquet, ingénieur à Neuchâtel, démontre en 1870 que l'alimentation hydraulique de la ville ne peut s'opérer que par prélèvements dans d'autres bassins, reprenant en cela une idée formulée dès les années 1840[35]. En 1884, la Municipalité mandate l'hydraulicien neuchâtelois Guillaume Ritter qui propose la stratégie suivante: capter des eaux de sources affleurantes au lit de l'Areuse, dans le Val-de-Travers, utiliser la force hydraulique de la rivière pour les élever à La Chaux-de-Fonds. De 1885 à 1887, la Municipalité exécute elle-même le programme Ritter. L'architecte Hans Mathys[36], directeur des Travaux publics, conduit les travaux confiés aux ingénieurs Otto Ossent et Louis Petitmermet. Les eaux du Val-de-Travers montent de 487 mètres avant de se déverser dans le réseau de distribution. L'aspect prodigieux de l'opération émeut les témoins. Pourtant, les ouvrages restent en eux-mêmes peu spectaculaires. La conduite en tôle de fer circule dans un tunnel. Le *miracle de l'eau* sera imagé par la «Fontaine monumentale». Le Bureau de contrôle des ouvrages d'or et d'argent, organisme officiel surveillant le titre des matières précieuses engagées dans la production horlogère, joue le rôle de mécène et «confie l'élaboration d'un croquis à M. Eugène Schaltenbrand, ancien élève de notre collège qui, après avoir poursuivi d'une manière très brillante ses études à Paris, était revenu depuis peu prendre place à la tête de notre école de gravure, récemment instituée. (. . .) C'est la création du boulevard Léopold-Robert qui a inspiré l'idée de compléter cette heureuse et belle transformation d'une œuvre d'art[37].»

L'aduction d'eau implique la restructuration simultanée du système d'égouts. Construit de 1886 à 1888, le nouveau grand collecteur passe par la rue Léopold-Robert[38] qui devient *avenue* par doublement de la chaussée, plantation médiane d'une ligne d'arbres et pose de larges trottoirs asphaltés (Fig. 25). En 1888, se fêtent simultanément l'inauguration de la Fontaine monumentale, de l'avenue Léopold-Robert, du drapeau de la Commune et d'un nouveau «Bataillon de sapeurs-pompiers»[39], corps réorganisé à cause de l'aduction des eaux et suite à la réforme du statut municipal (1888). Le drapeau de la nouvelle *Commune* proclame l'harmonie sociale, arborant l'emblème de la ruche peuplée d'abeilles laborieuses. Coulées dans le bronze, ces armes participent à l'iconographie élaborée de la Fontaine monumentale. Ce monument proclame la pré-

sence de la Source, matrice de la richesse et de la salubrité. Cœur et tête par sa position urbaine, la nouvelle fontaine situe le démarrage d'une nouvelle ville dont l'avenue Léopold-Robert vocalise le devenir commercial. La Chaux-de-Fonds se trouvera là où d'autres diront et répéteront qu'elle «quête une ville», dans cette linéarité centrale, dans ce flux qui cherche à se prémunir contre les fluctuations.

2.4. Vers une métropole?

En 1888, la mise en place de l'institution communale actuelle correspond au début d'une période intense de réalisation architecturale qui se prolongera jusqu'à la guerre de quatorze. Quelque 1200 immeubles se construisent de 1890 à 1910. Rendant compte de cette phase euphorique, une brochure est publiée en 1898 sous le titre de *La Chaux-de-Fonds capitale industrielle et commerciale de l'horlogerie.* C'est un appel aux spéculateurs de l'extérieur à investir dans l'immobilier. «On a beau bâtir, la cherté des loyers contraste toujours avec le bas prix du terrain, tant est incessante l'augmentation de la population.

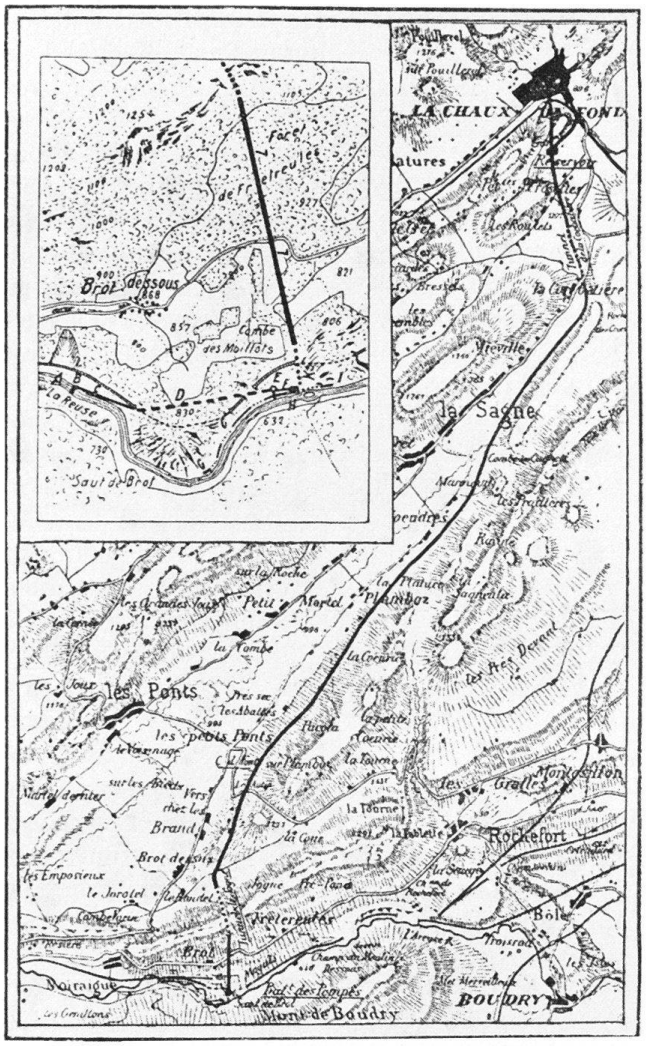


Fig. 27 La Chaux-de-Fonds. Installation hydraulique. Extrait du *Journal officiel illustré de l'Exposition nationale suisse, Genève 1896,* p. 55.

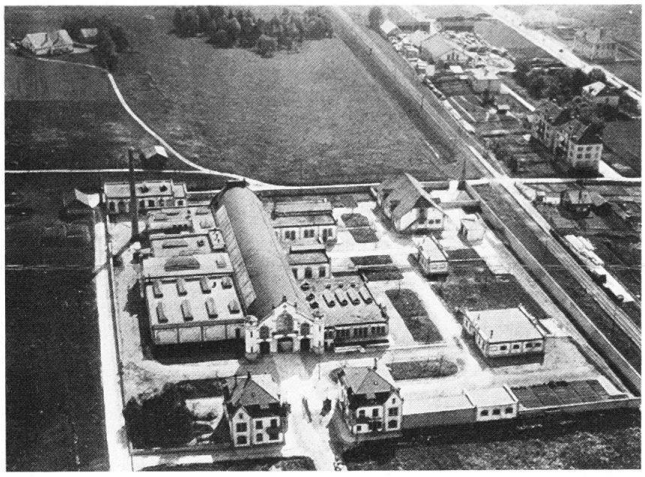


Fig. 28 La Chaux-de-Fonds. Ensemble des abattoirs, Robert Belli, arch., 1905–1906, photographie vers 1935. Remarquable d'urbanité.

Le prix du terrain disponible en ville, ou plutôt à proximité, varie, suivant la situation, entre 5 fr. et 40 fr. le m^2; il augmente constamment et double en 7 ans environ. La moyenne du rapport net des immeubles est de plus de 6%.

La baisse continue du loyer de l'argent comparé au loyer élevé de l'immeuble contribue certainement à l'activité que déploie ici la construction[40].»

Durant les années 1890, la population augmente d'un tiers. L'industrie du bâtiment autant que l'horlogerie sont responsables de cet afflux. La croissance démographique se réduit dans les années 1900. Un maximum de 40 000 personnes sera atteint en 1917: «Alors, la fabrication et le jaugeage des munitions battaient leur plein. Une régression devait se produire avec la fin de cette activité[41].»

«Si l'on examine un tableau des recettes de la Commune pendant la période administrative qui va de 1890 à 1901, on remarque qu'elle n'est plus limitée, quant à ses revenus, au seul produit des impôts, mais qu'elle dispose d'autres sources de revenus, dont la plus importante sont les Services industriels, qui laissent des bénéfices sans cesse croissants; ces versements passent de 81 000 fr. en 1890 à 168 000 fr. en 1901. L'impôt reste cependant le facteur essentiel des recettes communales, et si son produit augmente pendant cette période, il faut plutôt l'attribuer à l'accroissement de la fortune imposable qu'à l'élévation du taux de l'impôt. Cette fortune, évaluée à 82,5 millions en 1890, atteignait 134 millions en 1901.

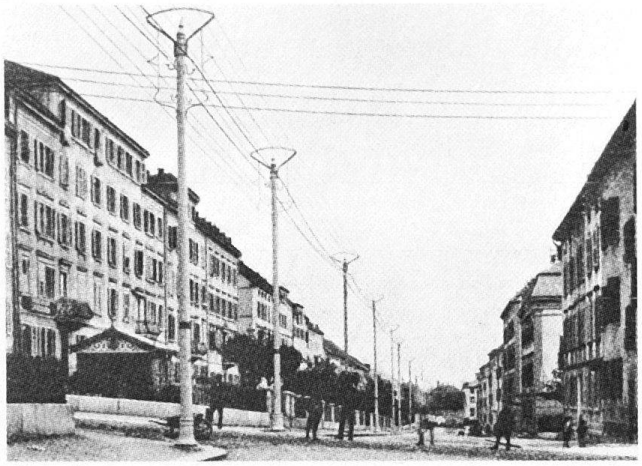


Fig. 29 La Chaux-de-Fonds. Conduite électrique *aux Endroits*. Photographie de 1897. Ligne de haute tension à courant continu et ligne de basse tension s'accrochent au même pylône.

Fig. 30 La Chaux-de-Fonds. Avenue Léopold-Robert, nos 48–54, photographie vers 1910. Au premier plan à gauche, l'ancien Hôtel Central, puis le grand magasin Grosch & Greiff, façade verticaliste dessinée par Otto Engler, architecte à Düsseldorf, puis la Banque fédérale S.A.

Les ressources suivent, elles aussi, une courbe ascendante et passent de 6,5 millions à 9,5 millions dans cet espace d'onze ans[42].» Ce constat explique pourquoi l'administration communale est en mesure de jouer un rôle décisif dans l'élargissement de l'infrastructure technique de la ville. L'emprise des Services industriels s'accroît par l'introduction de l'énergie électrique (Fig. 29) qui nécessite l'installation de trois centrales et de deux usines transformatrices. Deux campagnes de travaux se suivent, de 1894 à 1897 et de 1905 à 1909[43]. L'introduction de l'électricité accélère la mécanisation de la manufacture horlogère et multiplie les établissements de toutes dimensions. La *Chambre suisse de l'horlogerie,* syndicat patronal, organisme faîtier semi-officiel regroupant les intérêts de tous les fabricants de la Suisse, s'établit à La Chaux-de-Fonds en 1900, y publiant la *Revue internationale de l'horlogerie et des branches annexes.* La présence de la ville sur le marché mondial des années 1900 serait comparable à une sorte de Hollywood de la montre (Fig. 6–9, 42). Les courtiers internationaux s'y pressent.

«Nous comprenons la mauvaise humeur des tenanciers d'hôtels lorsqu'ils voient leurs établissements envahis chaque matin par des employés et quelquefois des fabricants mêmes qui ne respectent aucune consigne. Ce sont des allées et venues, des demandes, des bousculades dans les corridors, des heurts contre les portes, des étrangers dérangés dans leur sommeil et dans leur toilette; enfin, des plaintes et des menaces (. . .)[44]»

note le *Bulletin confidentiel,* petit quotidien signalant le passage des marchands aux membres de la Société des fabricants d'horlogerie. Cette dernière publie en 1913 une brochure publicitaire «pour l'expédier dans tous les pays du monde[45]», *La Chaux-de-Fonds, Métropole de l'Industrie horlogère.*

Dans quelle mesure l'image de la ville reflète-t-elle ce slogan? Les traits saillants, conformes au modernisme de la première décennie du XXe siècle, ne manquent pas, notamment dans le gabarit élevé de certains immeubles, tels l'hôtel de la Poste (rez +6) ou le no 8 de la rue Neuve (rez +5) qui, jaugés à l'échelle urbaine de la Suisse, constituent de «petites mégastructures». Ce sont les abattoirs (Fig. 28) dont l'ampleur tient en partie au commerce franco-suisse des animaux de boucherie; l'usine électrique des Eplatures flanquée de ses réfrigérants; le crématoire de la Charrière, véritable «Gesamtkunstwerk». Toutefois, ces réalisations sont bien dispersées. C'est en bordure de l'avenue Léopold-Robert, au voisinage de la gare, que le paysage urbain s'est modernisé de façon homogène. Le premier tronçon de 1888, large et long de quelque 30×300 m (Fig. 30), s'est étendu en direction de la commune des Eplatures, absorbée en 1900–1901 par fusion administrative. La longueur de l'avenue a quadruplé du fait de l'implantation de l'usine électrique à la périphérie sud-ouest. Dans le parler populaire, Léopold Robert s'abrège jusqu'à se contracter en «Pod», «le Pod» désignant l'avenue elle-même. Devenu par fausse étymologie le *podium* de la ville, cet axe cristallise l'image architecturale d'un centre linéaire d'obédience tertiaire (Fig. 31). Au pôle oriental de la Fontaine monumentale répond l'absence de pôle occidental, là où la «métropole» s'effiloche dans la campagne des pâturages.

«La Chaux-de-Fonds étale au soleil ses toits rouges, symétriquement alignés, bâtis à l'américaine[46]». Si les publicistes en appellent à l'Amérique, continent lié à la ruée vers l'or et au commerce des immigrés, c'est que la ville se vend très

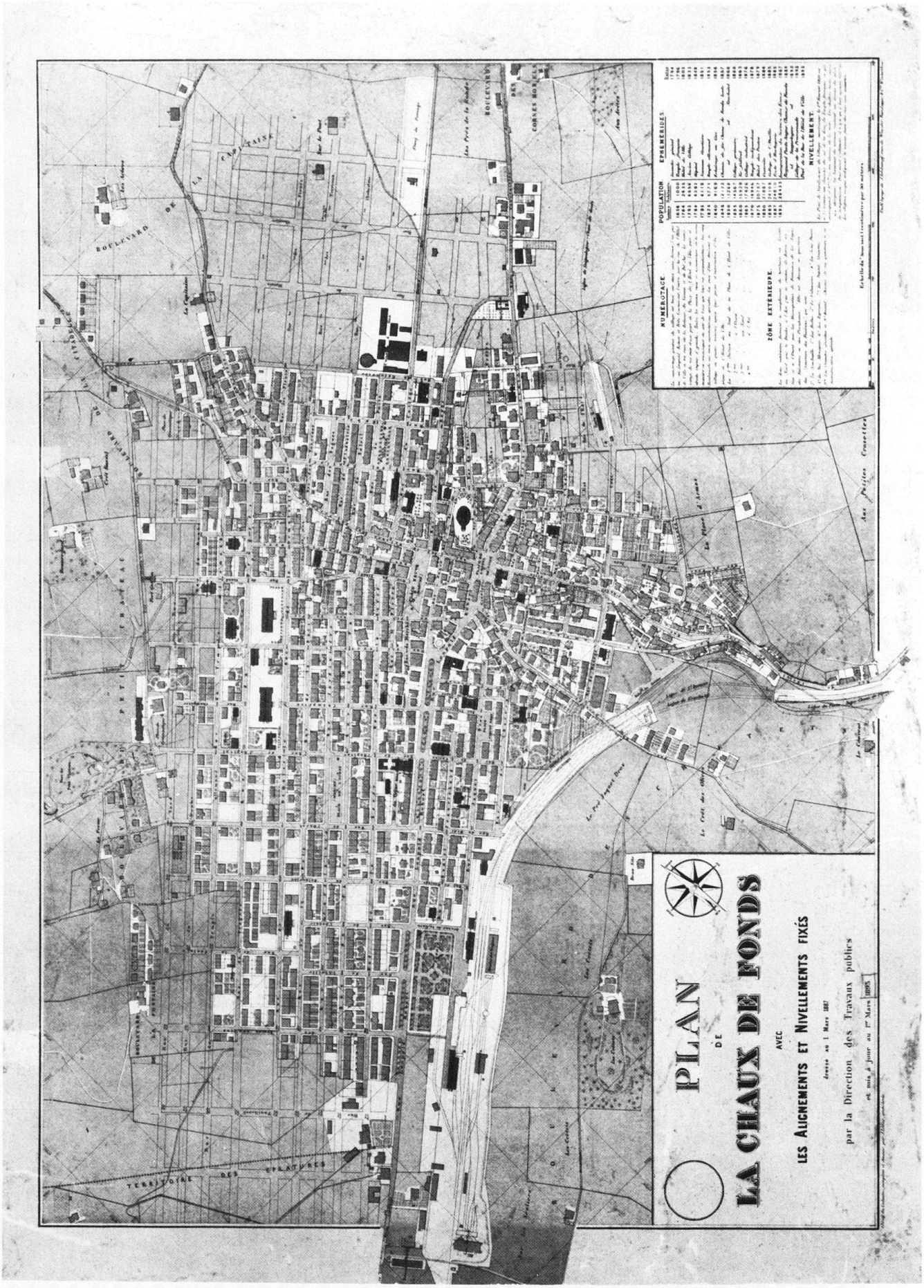
loin. Les quartiers orthogonaux des Endroits ou Près de la Ronde sont bien loin de rappeler la morphologie urbaine et l'image de la rue américaine. Les plans de Philadelphie ou de Manhattan dégagent un système d'*îlots*. La Chaux-de-Fonds développe des *massifs* et privilégie les axes longitudinaux. La valeur de repère et de coordination des perpendiculaires est fort limitée, voire confusionnelle pour le non-autochtone. Exceptionnellement, le Temple Allemand, le Collège primaire, le Collège industriel et le Collège de l'Abeille sont axés de manière à livrer une terminaison monumentale à quatre rues transversales (Fig. 31). Ces édifices ont l'avantage de densifier l'image de la ville. Mais ils introduisent aussi un blocage dans la maille urbaine. Le principe même de terminaison monumentale semble contraire à cette extension contrôlée et empirique en «ville ouverte» (Fig. 33, 34). Les limites à l'extension du périmètre urbain ne seront-elles pas définies, de 1910 à 1920, par des conditions qui échappent pour une bonne part à l'édilité et aux partis politiques: perturbations dans l'offre et la demande sur le marché international de l'horlogerie, surproduction, guerre mondiale, dépression?

2.5. Notule sur la pratique architecturale

Au XIXe siècle, la production architecturale chaux-de-fonnière est surtout le fait d'entrepreneurs en construction et présente une remarquable homogénéité de facture. La typologie de l'habitation résulte de la «pratique courante» des entreprises. Etant admis que le *massif* constitue l'unité urbaine de base, les plans de logements tendent à se standardiser. Une disposition fréquente consiste à grouper «en tandem» à chaque palier deux cellules traversantes de plan inversé. Ce plan distribue les chambres par un corridor central longitudinal. La cuisine est ainsi isolée des trois autres pièces. La double orientation tire le meilleur parti de l'ensoleillement. Le cabinet d'aisance est éjecté en palier ou en demi-palier, étant donné l'usage général des fosses sanitaires dont seul le trop-plein liquide passe aux égouts. Ce type de logement est répandu dans l'habitation bourgeoise des années 1840. Il s'applique ensuite aux habitations ouvrières des années 1860–1870 et subsistera systématiquement jusqu'à la guerre de quatorze, y compris dans les opérations spéculatives. Il semblerait, dans l'état actuel de notre information, qu'aucun architecte diplômé ne se soit établi à La Chaux-de-Fonds avant les années 1870. Serait-on allé chercher l'architecte cantonal soleurois Peter Felber pour construire le Casino (1835–1837) si quelque Chaux-de-Fonnier avait accompli des études académiques vers 1800, hypothèse en soi absurde? Hans Mathys[47], et Fritz Robert sont probablement les premiers architectes qui ont étudié – au Polytechnicum fédéral de Zurich, mais ont-ils terminé leurs études? – et qui s'établissent à La Chaux-de-Fonds. Tous deux y jouent un rôle politique important, le premier au service de la droite, le second de la gauche. Praticien de talent, Eugène Schaltenbrand a passé par les Beaux-Arts de Paris, probablement grâce à des subsides du Bureau de contrôle des ouvrages d'or et d'argent qui lui confie le dessin de la Fontaine (1887–1888). Cette fontaine marque l'apparition publique de l'«architecture des architectes». Le titre d'architecte n'est d'ailleurs pas protégé et les entrepreneurs se l'approprient dès les années 1890. Les «entrepreneurs italiens» qui opèrent à La Chaux-de-Fonds sont souvent d'origine tessinoise, ainsi Angelo Nottaris et Jean Crivelli, le plus grand *faiseur* chaux-de-fonnier. Ce dernier peint au pignon aveugle de l'immeuble où il officie l'enseigne suivante: «Jean Crivelli, projets, plans, devis, cahier de charge, direction de travaux, vente de chéseaux, entreprises à forfait». La plupart des architectes s'adonnent personnellement à la promotion et parviennent à se constituer des «fiefs» appréciables. Les architectes qui ont fait des études et qui commercent avec une clientèle «patricienne» n'atteignent pas forcément à une qualité supérieure. L'autre grand *faiseur* chaux-de-fonnier, Léon Boillot, est de ceux-là. Il se paye un voyage d'observation aux Etats-Unis, vers 1910. Il est l'architecte du patronat. Certaines agences ont un pied au Locle ou se transportent du Locle à La Chaux-de-Fonds dans les années 1890, ainsi l'entreprise Bourquin & Nuding.

C'est 1888, au moment de la création des structures communales actuelles que s'institue l'obligation de soumettre les plans au contrôle de la Police du feu et des constructions. Cette circonstance va répandre l'usage des «bleus». Une grande partie des architectes et des entrepreneurs d'origine suisse sont francs-maçons et appartiennent à une loge unique. Cette appartenence s'affiche ouvertement sur les plans, par un tampon, généralement circulaire où s'inscrivent les insignes de la franc-maçonnerie, conjugués en un motif personnel à l'architecte. Aucune autre ville suisse ne semble présenter cette particularité.

Au total, la pratique architecturale chaux-de-


PLAN
DE
LA CHAUX DE FONDS
AVEC
LES ALIGNEMENTS ET NIVELLEMENTS FIXÉS
par la Direction des Travaux publics
NUMÉROTAGE
POPULATION
EPHÉMÉRIDES
ZÔNE EXTÉRIEURE
NIVELLEMENT
BOULEVARD DE LA CAPITAINE
TERRITOIRE DES ÉPLATURES

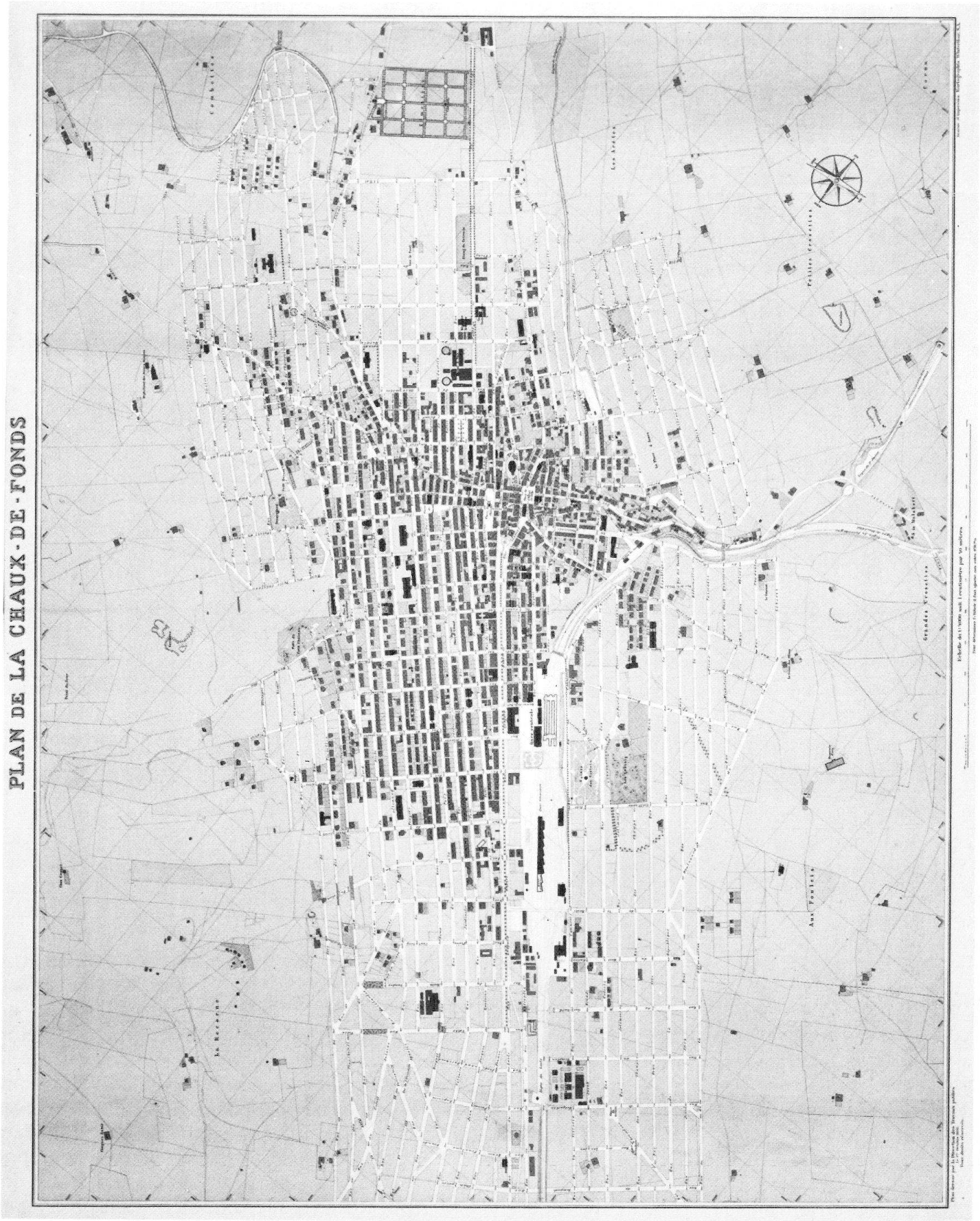


Fig. 32 *Plan de La Chaux-de-Fonds.* «Dressé par la Direction des Travaux publics le 1er octobre 1908.» Echelle 1 : 4000. Gravure et impression Kartographia Winterthour S.A.

◁ Fig. 31 *Plan de La Chaux-de-Fonds.* «Avec les alignements et nivellements fixés, dressé au 1er mars 1887 par la direction des Travaux publics.» Echelle 1 : 3000. Réduit du cadastre, complété et dessiné par J. Lalive, Adjoint des Travaux publics. Publié par l'établ. top. Wurster, Randegger & Co. à Winterthour. Mise à jour de 1893.

Fig. 33 La Chaux-de-Fonds. Vue aérienne de Walter Mittelholzer, Zurich, en direction du sud, vers 1920. Aplatissement complet du relief. Lecture du système des «massifs» longitudinaux.

fonnière du XIXe siècle est dominée – quantitativement et qualitativement – par la production homogène des entrepreneurs. Ceux-ci ont formulé les types de l'habitation de masses en régime de pente: «massifs» longitudinaux d'une profondeur de trois axes de fenêtres, cellules traversantes dévolues tantôt à l'habitation, tantôt au travail, logements «en tandem» distribués par un corridor médian, cages d'escalier accueillant les lieux d'aisance ou système des tourelles sanitaires hors-d'œuvre, dès les années 1888–1889. Cette typologie n'est pas «vernaculaire», si le vernaculaire se réfère à l'exploitation agricole et au modèle de la ferme jurassienne. Cette typologie s'inscrit directement dans la société industrielle manufacturière. Et d'ailleurs les techniques de construction sont issues de l'industrie même des matériaux. Les carrières neuchâteloises de calcaire blanc ou jaune sont doublées, dès l'arrivée du chemin de fer dans les années 1860, par l'apport, dans un premier temps, des molasses vertes bernoises qui rencontrent un grand succès, puis, après le percement du Saint-Gothard, des granits tessinois taillés en marches d'escaliers. Il n'y a pas de «guerre des pierres» entre les produits autochtones et les produits «d'importation». Mais un rapport s'installe d'entremise et de complémentarité. D'autres «matériaux modernes» sont mis à contribution. L'industrie neuchâteloise de l'asphalte – toute néoclassique et tournée vers Berlin – livre les moyens d'installer des couvertures plates sur des ateliers ou des annexes construits en terrasses. Par ailleurs, les «maîtres de forges» jurassiens, tant suisses que comtois, approvisionnent les entrepreneurs en colonnettes ou en «fontes d'art», tous produits choisis sur catalogue. Finalement, les entreprises chaux-de-fonnières feront un large usage du système Hennebique de béton armé dès l'année 1901, soit dès le chantier de la Banque cantonale neuchâteloise, dont les planchers sont ignifuges. Il est indéniable que les pompiers et leurs officiers, légiférant en matière de «police du feu et des constructions», ont joué sous cet aspect un rôle promoteur important qui pourrait tenir en une formule: «Conserver dans le progrès.»

A l'architecture des entrepreneurs du XIXe siècle, il est facile d'opposer l'architecture des architectes. En comparaison, cette dernière apparaît assez triviale, parfois même admirablement vulgaire, si l'on passe en revue les œuvres

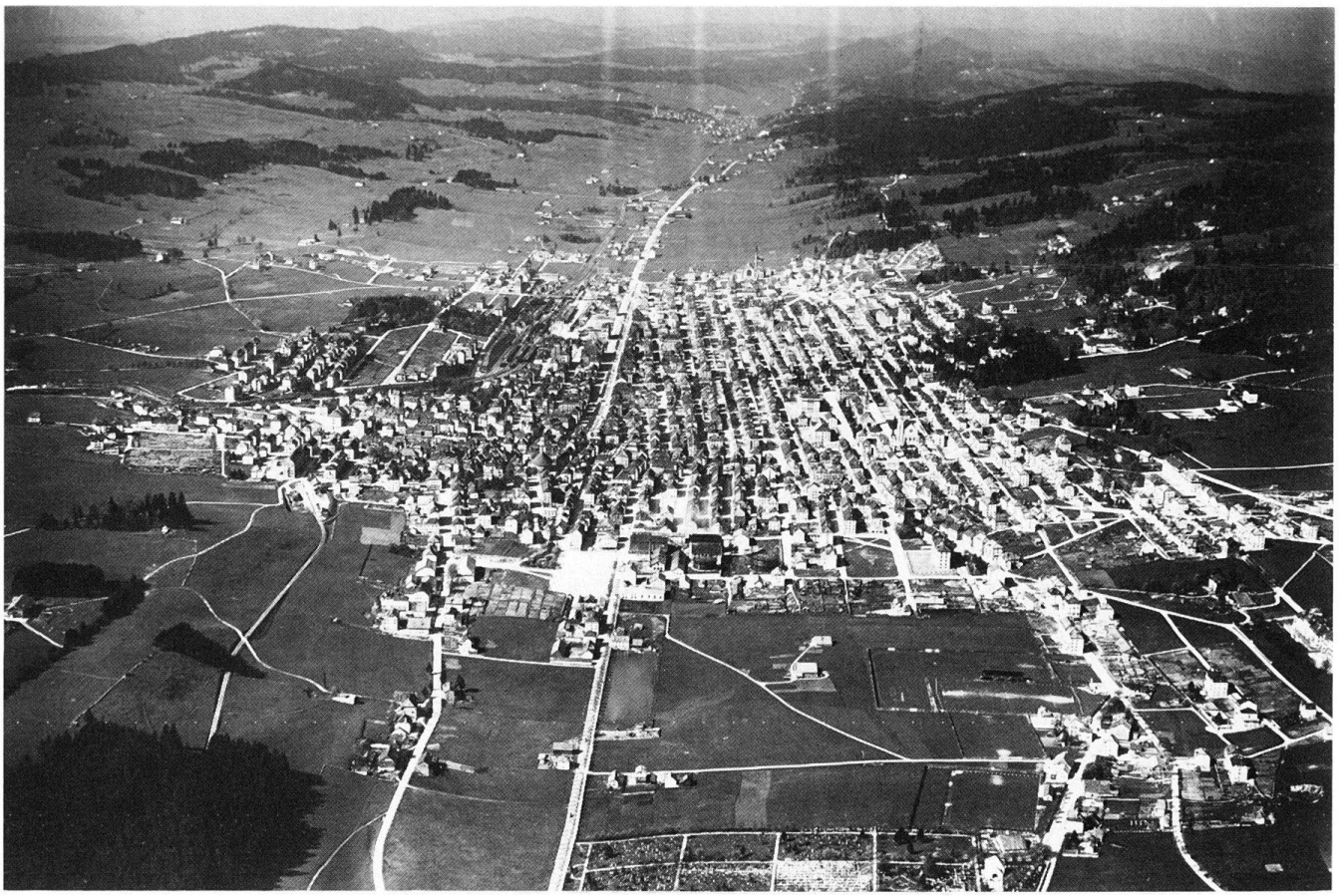


Fig. 34 La Chaux-de-Fonds. Vue aérienne, probablement de Walter Mittelholzer, Zurich, vers 1930, dans l'axe de la vallée, en direction du Locle.

complètes d'un Jean Crivelli ou d'un Léon Boillot, qui veulent montrer à la cantonade qu'ils ont appris le latin. Mais un changement de décor surviendra sur la scène urbaine chaux-de-fonnière lorsque paraîtra René Chapallaz, entouré de Charles L'Eplattenier et de ses disciples de l'Ecole d'Art.

2.6 L'œuvre de jeunesse de Charles-Edouard Jeanneret

Marquée au sceau du tabou par les soins de Le Corbusier, l'œuvre de jeunesse de Charles-Edouard Jeanneret fait l'objet d'une attention croissante depuis la mort du maître. La Chaux-de-Fonds offrait ce territoire inexploré où les chasseurs partirent en campagne. Bien que la carte soit encore loin d'être tracée, les premières découvertes s'avèrent d'une importance extrême[48].

Tout en se formant à l'architecture, Jeanneret pose la question théorique des origines de l'architecture. D'autre part, La Chaux-de-Fonds est en Suisse la seule ville industrielle – peut-être avec Saint-Gall – où la problématique de l'Art Nouveau (Jugendstil) ait joué un rôle décisif[49]. Avant de quitter définitivement La Chaux-de-Fonds en 1917, Jeanneret réalisera, à l'âge de trente ans, une œuvre majeure: la villa Anatole Schwob, que les Chaux-de-Fonniers surnommeront «la Maison Turque»[50].

L'œuvre de jeunesse de Le Corbusier n'est pas simple préalable à la série des «œuvres complètes» mais présente une complexité et une richesse difficiles à déchiffrer. On peut la diviser caricaturalement en trois périodes:

a) 1902–1907: formation scolaire et réalisation collective de la villa Fallet (1906–07).

b) 1907–1911: autoformation. Tandem avec René Chapallaz: maisons Stotzer et Jaquemet en 1908. Voyages et stages (Toscane, 1907) (Vienne, 1907–08) (Paris, 1908–09, agence des Perret) (Berlin, 1910–11, agence Behrens) («Voyage d'Orient», 1911, Danube, Istanbul, Mont Athos, Athènes, Pompéi, Rome, Lucerne).

c) 1912–1917: Bureau d'architecte indépendant à La Chaux-de-Fonds. Nombreux déplacements en Suisse. Etudes à la Bibliothèque nationale de Paris. Réalisation de trois maisons de maître, dont celles des directeurs de Zenith et de Cyma. Cinéma «La Scala». Travaux d'«architecture intérieure». Concours. Nombreux projets. Rédactions et publications.

1902–1907

La formation de Charles-Edouard Jeanneret est inséparable de l'Ecole d'Art et de son directeur

Charles L'Eplattenier (voir chapitre 1.4). Peintre de formation, comme Behrens et Van de Velde, ce dernier enseigne le dessin comme discipline cognitive d'une Forme supérieure divinisée. Le catalogue végétal, animal et minéral du Jura devient objet de scrutation. Il s'agit d'y reconnaître un répertoire ornemental et géométrique, à transcrire ensuite dans l'artisanat du bibelot (peignes, éventails, encriers, bougeoirs, pendulettes, boîtes de montre). Ces objets utiles situent une première approche de la Forme. Mais le stade final de la Forme gît dans l'œuvre d'architecture, organisation synthétique et collective des arts majeurs et mineurs (Gesamtkunstwerk). L'Eplattenier organise ses élèves en un *atelier,* plus exactement en une suite d'ateliers voués à des techniques différentes. Son enseignement se situe exactement dans le cadre didactique de l'Art Nouveau européen. Et certains regretteront que le maître, «excellent pédagogue et homme des bois»[51], selon le souvenir de Jeanneret, ait échoué à construire, ou à faire construire, un bâtiment scolaire qui puisse témoigner de sa méthode, comme la «School of Art» de Glasgow ou la «Kunstgewerbeschule» de Weimar. Mais précisément, face aux entrepreneurs et praticiens locaux de la construction, L'Eplattenier manque de «crédibilité architecturale». Il trouvera une sorte de compagnon en la personne de René Chapallaz, qui fonctionnera officieusement comme le maître d'architecture de l'Ecole d'Art. L'Eplattenier dira à son élève le plus doué: «Tu seras architecte», et Jeanneret lui obéira[52], apprendra d'abord de Chapallaz, avant d'aller voir du côté de Vienne, Paris, Berlin.

En 1900, l'importance économique de La Chaux-de-Fonds est celle d'une métropole: le chef-lieu du commerce mondial de l'horlogerie est ici[53]. C'est l'âge d'or des industriels chaux-de-fonniers qui, en 1914 à l'Exposition nationale de Berne, avouent qu'à eux seuls ils gèrent 55% de la production mondiale. L'«art décoratif» tel que l'enseigne L'Eplattenier correspond exactement à la présence de cette manufacture qui termine, «habille» et négocie la montre. Chapallaz et Jeanneret rencontreront grands et petits industriels de l'horlogerie.

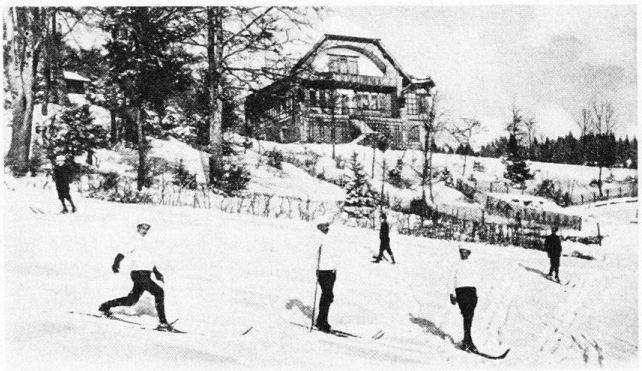


Fig. 35 La Chaux-de-Fonds. Forêt et clairière de Pouillerel, vers 1910. Maison L'Eplattenier à l'horizon. Carte postale de l'éditeur Schüttel.

Et pourtant L'Eplattenier fuit la ville industrielle. En 1902, il construit sa maison à la lisière de la forêt de Pouillerel (voir, *Pouillerel, chemin de,* no 2). Pouillerel est une «montagne à vaches» dont les sapins et les pâturages forment l'acropole de la ville. La maison L'Eplattenier (Fig. 35) composera avec le modèle vernaculaire de la ferme neuchâteloise. Et le propriétaire artiste vivra la construction de son refuge en une sorte de geste initiatique. Désormais, il réside et travaille sur les lieux du *genius loci.* Et son mouvement de retraite sera imité par quelques amis et connaissances, toutes personnes liées à l'Ecole d'Art et à la *Revue internationale de l'Horlogerie.* Un chantier va s'ouvrir en 1906, celui de la villa Fallet (voir, *Pouillerel, chemin de,* no 1).

Il faut comprendre la villa Fallet (1906–1907) comme le *manifeste collectif* de l'Ecole d'Art (Fig. 36). Cette maison doit prouver publiquement que L'Eplattenier et ses disciples ont atteint le stade suprême de leur formation, et rejoint cet aboutissement totalisateur de la Forme. Certes, l'expérience pratique de René Chapallaz est indispensable à la maîtrise du projet et à la surveillance du chantier. Le rôle de Jeanneret consiste probablement à assister le metteur en scène. Mais l'appareillage décoratif est le fait d'un travail collectif d'atelier (Fig. 15), même s'il est possible d'attribuer à Jeanneret le dessin de telle console de calcaire blanc. Le résultat est typique d'une «œuvre de jeunesse»: il s'agit d'afficher une certaine virtuosité. La rationalité du plan (il est tentant d'y découvrir *a posteriori* la présence de Jeanneret) se conforme autant à la tradition de la «domestic architecture» anglaise qu'à la typologie résidentielle locale (problème de l'adaptation à la pente). Et cette rationalité du plan contraste avec la redondance et le pittoresque de la décoration. Au total, l'effort tend à livrer les éléments d'une «nouvelle tradition» jurassienne. Et se trouve vérifiée *in situ* l'hypothèse de Viollet-le-Duc que le chantier est le lieu de l'apprentissage de l'architecture.

1907–1911

Le succès de la villa Fallet entraîne la commande de deux autres maisons. Il s'agit maintenant de villas locatives, en réplique l'une de l'autre et comportant chacune deux logements superposés: la maison Stotzer (voir, *Pouillerel, chemin de,*

Fig. 36 La Chaux-de-Fonds. Villa Fallet. René Chapallaz, arch., Charles-Edouard Jeanneret et atelier L'Eplattenier, 1906–1907. Faces ouest, sud, est.

no 6) et la villa Jaquemet (voir, *Pouillerel, chemin de,* no 8) dessinées toutes deux en 1908. Identiques typologiquement, ces deux objets se situent dans une phase ultérieure de l'activité de Jeanneret, plus exactement du tandem Chapallaz-Jeanneret. Jeanneret n'est plus l'assistant de Chapallaz, mais son associé. Et il parvient à imposer sa personnalité de façon décisive: apparaît le motif du décrochement latéral en bow-window et terrasse, qui annonce nettement la figure de l'abside, développée plus tard dans les villas Jeanneret-Perret et Anatole Schwob.

Les plans de la maison Stotzer, datés de janvier 1908, sont cosignés: «Tavannes, R. Chapallaz; Vienne, Ch. E. Jeanneret». Les deux hommes s'écrivent[54]. Chapallaz, qui a épousé la fille du directeur de l'Usine «Tavannes Watch Company», a ouvert son agence dans la ville voisine. Quant à Jeanneret, il poursuit son autoformation, commencée par un voyage en Toscane venu récompenser sa participation à l'achèvement de la villa Fallet. Vienne, synonyme de «Wiener Werkstätte», est presqu'une escale obligée pour un Chaux-de-Fonnier attentif aux Arts décoratifs. Même la *Revue internationale de l'horlogerie* publie des travaux de Joseph Hoffmann, dont un service à café. Il est peu probable que Jeanneret ait cherché à Vienne des modèles architecturaux directement utiles à la commande des maison Stotzer et Jaquemet. Mise en évidence du vocable vernaculaire – tel le débordement des murs latéraux sous le pignon au midi – normalisation du plan, simplification de la gamme chromatique, regroupement en un bloc compact, caractérisent cette promotion d'une achitecture de résidence et de rapport. La mise en œuvre technique correspond à la «pratique courante» des entreprises chaux-de-fonnières. Ainsi les dalles de béton armé (système Hennebique) solidaires de la maçonnerie des façades. Il semble précisément que les architectes aient cherché à exprimer le caractère «monolithique» de ce système. La recherche régionaliste se cantonne dans l'articulation pittoresque des toitures, les textures de calcaire jaune, le dessin de fenêtres rurales plus que citadines. Ces deux maisons marquent la fin de l'association Jeanneret-Chapallaz. Chapallaz poursuivra seul sa recherche en matière de recréation régionale (voir notamment, *Brandt, Jacob, rue,* no 61; *Crêtets, rue des,* no 73). De son côté, Jeanneret se dote d'une culture toute fraîche, puisée aux meilleures sources: à Paris, chez les Frères Auguste et Gustave Perret; à Berlin, chez Peter Behrens. Chapallaz lui-même, démuni de diplôme, s'était formé en «faisant les agences» à Genève et à Zurich. Mais Jeanneret se place désormais sur un terrain où Chapallaz n'a plus rien à lui apprendre. Cette nouvelle si-

tuation est exprimée en toutes lettres dans une longue missive destinée à l'Eplattenier, écrite de Paris, les 22 et 25 novembre 1908:

«(. . .) Mon concept de l'art de bâtir est ébauché dans ses grandes lignes que seules jusqu'ici mes faibles ressources – ou incomplètes ressources – m'ont permis d'atteindre.
Vienne ayant porté le coup de mort à ma conception purement plastique – faite de la recherche *seule* des formes! – de l'architecture, arrivé à Paris je sentis en moi un vide immense et je me dis: ‹Pauvre! tu ne sais encore rien, et, hélas, tu ne sais pas *ce que tu ne sais pas.*› Ce fut là mon immense angoisse. A qui demander cela: à Chapallaz qui lui le sait encore moins et augmente ma confusion – à Grasset alors, à F. Jourdain, à Sauvage, à Paquet – je vis Perret mais n'osai l'interroger à ce sujet. Et tous ces hommes me dirent: ‹Vous en savez bien assez de l'architecture.› Mais mon esprit se révoltait et j'allai consulter les Vieux. Je choisis les plus *enragés* lutteurs, ceux auxquels nous sommes, nous du XXe siècle, prêts à être semblables: les Romans. Et pendant 3 mois, j'étudiai les Romans, le soir à la Bibliothèque. Et j'allai à Notre-Dame et je suivis la fin du cours gothique de Magne aux Beaux-Arts. . . et je compris. Les Perret furent ensuite pour moi les fouets. Ces hommes de force me châtièrent: ils me dirent – par leurs œuvres, et parfois dans des discussions: ‹Vous ne savez rien.› [55]»

Les stages, les voyages, les visites de musées et d'écoles, les multiples lectures, soit toute l'autoformation de Jeanneret durant les années 1907–1911, n'ont pour l'instant qu'une seule fin: s'équiper en vue de pratiquer l'architecture à La Chaux-de-Fonds. Le «Voyage d'Orient» de 1911 culmine dans le retour vers la ville natale. Jeanneret se forme dans une optique utilitariste qui rappelle les conseils prodigués par Jefferson aux jeunes Américains à la veille du Voyage d'Europe: n'observer que les objets utiles à quelqu'application ultérieure sur le sol de la patrie.

1912–1917

Si Jeanneret n'avait construit que les villas Jeanneret-Perret et Favre-Jacot (cette dernière au Locle) le cinéma «La Scala» et la villa Anatole Schwob, son œuvre inscrirait dans le cadre de l'architecture moderne de la Suisse un accomplissement remarquable, difficile à cerner dans sa *singularité.* Mais la situation se complique, à cause de la carrière et des identités ultérieures de Le Corbusier. Vraiment, ce chapitre qui pourrait s'intituler *retour et rupture* est bien le plus complexe. S'y entremêlent, espoirs de réforme, conflits personnels, luttes politiques locales, et les multiples interrogations de Jeanneret auscultant l'Allemagne, la France, le Danube, Istanbul, Athènes et l'Italie, se confrontant à l'«architecture sans architectes», mais aussi aux figures de proue du «mouvement d'Art Décoratif en Allemagne», Behrens, Muthesius, Tessenow. Simultanément, Jeanneret voue un intérêt croissant à la question du «dessin des villes». Face à ses anciens condisciples de l'Ecole d'Art, Jeanneret est un vilain petit canard déjà mué en cygne. Et s'il garde quelque respect pour L'Eplattenier, il déteste la candeur parfois orgueilleuse des amis. Il n'est pas tout à fait inutile de mettre ici le doigt sur cette situation psychologique; car Jeanneret lui-même décrit sa vocation, sa mission réformiste en termes de morale ruskinienne, de sacrifice à la sincérité et au travail, de combat solitaire. L'abnégation et l'hédonisme sont aux deux extrêmes de son vécu «pendulaire».

Il serait tentant de vouloir interpréter l'œuvre des années 1912–1917 à travers la clé unificatrice du néoclassicisme. Il s'agirait alors de ce néoclassicisme anonyme, «populaire» et réconciliateur, décrit par Paul Mebes [56]. Sera-t-on surpris de trouver de nombreuses analogies entre l'architecture des entrepreneurs chaux-de-fonniers du XIXe siècle et les exemples allemands, danois, hollandais et suisses publiés en 1908 par Mebes, en deux tomes qui sont de vrais albums photographiques. Certains indices laissent entrevoir que Jeanneret adhère à l'idée que «le renouveau» se place dans la redécouverte d'une hypothétique «vraie tradition», celle d'un âge où «les Arts (sont) expression fidèle de la vie économique, politique et de l'état psychologique des peuples» [57], âge que Mebes situe peu avant la révolution industrielle. Jeanneret oppose-t-il désormais à l'explosion «romantique» des trois premières maisons de Pouillerel un «héritage ancestral» bâti de calme et de raison?

La maison dessinée en 1912 pour son père, Edouard Jeanneret-Perret (voir, *Pouillerel, chemin de,* no 12), comporte un fort investissement sentimental. L'espace central du salon focalise le lieu de la communion familiale, souvent rejointe à travers la musique: la mère, excellente pianiste, accompagne le frère violoniste. Cet espace commande le croisement des axes du plan. Quatre chambres flanquent le salon dans un rapport de transparence et d'extension immédiate, assuré par des cloisons mobiles de bois largement vitrées. La chambre à manger prend place dans l'abside occidentale. Les services sont groupés en une *suite* le long du mur amont. Le dispositif d'entrée, astucieux dans l'agencement d'un vrai sas en coupe-vent, ne s'atteint qu'au prix d'une «promenade architecturale» fortement balisée qui révèle l'ensemble de la maison. Le jardin se construit en amplification de la logique interne de la villa (l'état actuel rend peu lisibles les aménagements primitifs). L'abside dégage vers une grande terrasse qui domine la pente au midi. Les limites occidentales du jardin, à même la forêt de Pouillerel, sont théâtralisées par le déploiement en pergola des abris et cheminements.

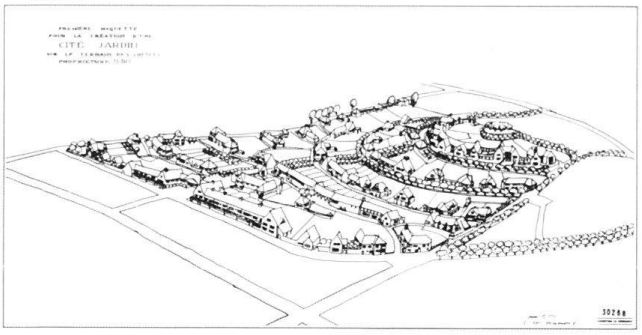


Fig. 37 La Chaux-de-Fonds. Première étude pour la création d'une cité-jardin sur le terrain des Crêtets, Charles-Edouard Jeanneret, arch., mai 1914.

Une gamme complexe de matériaux, à la fois traditionnels et peu courants a été mise en œuvre: poutraisons de fer et bois des planchers, éléments de ciment armé moulés sur le tas et incorporés à la maçonnerie des façades. Cette maison est bien une «expérience» utile à mettre au point certains motifs qui reviendront, cette fois en milieu urbain, dans la villa Anatole Schwob (voir, *Doubs, rue du,* no 167): la centralité du salon de musique placé au croisement des deux axes orthogonaux, le balancement des services et des espaces résidentiels, le jeu sur une gamme contrastée de fenêtres, l'abside, le jardin traité en amplification centrifuge. Certes, la villa Schwob représente l'un des accomplissements majeurs de Le Corbusier en matière d'architecture domestique. Qu'il soit possible de situer l'objet en rapport avec le *maniérisme*[58], ou avec Wright[59], ou avec Palladio[60], indique assez la richesse problématique du produit. Il s'agit moins d'un coup d'éclat que d'un coup de maître. La réussite plastique et dialectique tient à la mise en tension des contraires: ossature et remplissage, ouverture et fermeture, revêtement «en manteau» et mouluration saillante. Mais l'un des aspects les plus intéressants de la maison réside dans la réinterprétation de données inhérentes à l'architecture des entrepreneurs chaux-de-fonniers du XIXe siècle: rationalité dans l'occupation de la pente au midi, conformité à l'alternance ternaire rue-«massif»-jardin. A la fin de la guerre de Quatorze, la villa Schwob visualisait l'une des limites occidentales de la ville, en un quartier mixte, fait de manufactures, des villas patronales et de logements ouvriers. L'écran aveugle du mur amont a fait couler beaucoup d'encre. L'une de ses fonctions se situe justement dans sa fonction d'écran. La maison du grand industriel de la montre se ferme au vis-à-vis. Ce vis-à-vis est un «massif» de logements ouvriers dont il était facile de prévoir la construction légèrement postérieure.

Dès 1914 et jusqu'à son établissement à Paris en 1917, Jeanneret travaille à de multiples projets, dont la «maison DOM-INO» qu'il se plaira à présenter comme point de départ. Son intérêt simultané pour la cité-jardin correspond sans doute à un débat international, mais s'inscrit aussi directement dans les préoccupations des architectes helvétiques (cessation, au moment de la guerre, des investissements spéculatifs en matière de logement). La question se pose alors de définir une politique du logement à l'échelon communal, voire national. Le modèle de la cité-jardin coopérative est cité en exemple par Hans Bernoulli qui, dès 1913, occupe un poste de privat-docent à l'Ecole polytechnique de Zurich. A La Chaux-de-Fonds, la municipalité socialiste issue des élections de 1912 a déjà défini une action d'assistance sociale par le logement. Dans l'état actuel de l'information, il est impossible de préciser les circonstances du projet de Jeanneret pour une *cité-jardin aux Crêtets* (Fig. 37). Jeanneret se déclare adversaire de la municipalité socialiste qui coupe les vivres à la «Nouvelle Section» de l'Ecole d'Art dont il avait été l'idéologue: le parti socialiste voyait un ornement superflu en cette école où fils et filles de bourgeois s'exerçaient aux «métiers d'art» et au discours sur le travail manuel. Dans ces circonstances, il est peu probable que Jeanneret, lorsqu'il dessine son projet de cité-jardin, réponde à quelqu'attente officielle. Il devrait même s'agir d'une sorte de contre-projet, car les logements sociaux construits par la Ville de La Chaux-de-Fonds reprennent résolument la typologie du «massif» et de sa concentration en rangées.

Et si Jeanneret quitte finalement sa ville natale pour s'installer à Paris, ce n'est pas seulement pour échapper à une accumulation de conflits, politiques, sentimentaux, professionnels (litige en raison d'un fort dépassement du devis livré au client de la villa Schwob), mais aussi parce qu'il s'est préparé à élargir son activité. Il voudrait réaliser le logement de masses, la grande série, la normalisation des composantes. Il voudrait devenir promoteur. Il entrevoit en France, à cause des destructions de la guerre, un champ de prospection idoine. Il a su développer des «contacts techniques» à Paris. Il veut mesurer son architecture au phénomène de la «grande ville». De surcroît, Paris est déjà pour lui le lieu essentiel de son autoformation intellectuelle et artistique. «Je pars. Et abreuvé d'amertume et impuissant devant les roueries et les saletés (. . .) je pleure le pays. Je plaque les gens. Le cycle se referme[61].» Attendons que le «cycle» chaux-de-fonnier de Jeanneret se dévoile pour mieux cerner l'orbite de Le Corbusier.